

## Le Mejunje : théâtre et inclusion à Cuba

Raymond Bertin

Numéro 167 (2), 2018

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88186ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (imprimé)

1923-2578 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bertin, R. (2018). Le Mejunje : théâtre et inclusion à Cuba. *Jeu*, (167), 4-6.

# LE MEJUNJE: THÉÂTRE ET INCLUSION À CUBA

Raymond Berlin

En vacances dans la plus grande île des Antilles, en janvier 2018, notre rédacteur en chef a retrouvé par hasard le théâtre sur sa route. Il lève le voile sur un pan méconnu de la vie culturelle cubaine.

De passage à Santa Clara, où je savais qu'étaient présentés d'audacieux spectacles de transformisme, dans lesquels performant des travestis et des transsexuels, j'ai découvert un festival de théâtre sympathique dans un lieu unique à Cuba: El Mejunje de Silverio, véritable institution culturelle et sociale, aura 35 ans en 2019. Fondé par Ramón Silverio, ancien enseignant et homme de théâtre qui célébrait en janvier ses 70 ans, l'endroit fut à l'origine un refuge clandestin pour les gais et autres marginalisés de la société cubaine. Après le vote, en 2008, d'une loi autorisant les changements de sexe par opération chirurgicale, promue par la fille de Raúl Castro, Mariela, lesbienne notoire et militante des droits des LGBT, la réalité a évolué. Avec l'appui du ministère de la Culture, le Mejunje s'est développé pour devenir un carrefour des diversités. Depuis 26 ans, le discret directeur y organise son festival chaque mois de janvier, accueillant pendant dix jours des dizaines de productions théâtrales de tous les coins du pays.

Arrivé sur les lieux deux jours avant la fin de l'événement, j'ai vu cinq pièces, dont quatre solos féminins<sup>1</sup>, et constaté l'étrange et charmant amalgame réalisé là entre les milieux du théâtre et de la *drag queen*... Nous n'avons pas l'habitude d'une telle proximité entre ces deux mondes. Au Mejunje, un théâtre jouxte la salle de spectacle à ciel ouvert, avec

1. N'ayant assisté qu'à une fraction minime des œuvres présentées, je ne saurais dire si les solos de femmes constituent une tendance lourde dans la production théâtrale cubaine, mais le fait était déjà marquant.

son bar, son café et sa salle d'exposition. La faune bigarrée qui s'y presse ou y flâne, décontractée, à toute heure du jour et du soir, jusqu'à une heure du matin, se révèle fascinante: le dimanche, les familles y voient des spectacles pour enfants; des groupes de jeunes, étudiants, artistes, couples gais et lesbiens arrivent d'on ne sait où; s'y côtoient des gens de tous les âges, de tous les sexes, de toutes les couleurs. En soirée, se succèdent les représentations théâtrales, un spectacle de transformistes, puis la salle est vite aménagée en piste de danse pour la discothèque qui clôt chaque journée. Ce festival a une ambiance chaleureuse, conviviale, chaotique et magique.

La première œuvre à laquelle j'assiste en après-midi s'adresse aux enfants: une rêverie poétique intitulée *Où vont les fleuves (A donde van los ríos)*, dans laquelle une jeune comédienne vêtue en marin narre, à l'aide de marionnettes, les essais et erreurs de trois pigeonneaux rêvant d'être navigateurs, au grand dam de leurs parents. Les enfants apprécient ce spectacle bien fait mais conventionnel. Le même jour, un autre solo, d'une tout autre facture, me plaît davantage par sa théâtralité, malgré la barrière de la langue qui me fait échapper des nuances. À teneur philosophique, *Femme avec des fleurs dans la tête (Mujer con flores en la cabeza)*, raconte l'histoire d'une femme à la fois honnête et opportuniste, qui profite de nombreux avantages, mais dont l'ascension sociale aura de terribles effets sur son entourage. Un sujet chaud dans une société collectiviste, où certains accèdent à un meilleur niveau de vie, provoquant envie et jalousie autour d'eux. La

comédienne, expressive, vêtue d'un manteau de toile recouvert de papier journal, incarne avec fougue ceux et celles qui croisent le chemin de son personnage.

## UNE FINALE BOULEVERSANTE

Le lendemain amène un petit marathon: trois spectacles de théâtre et le gala de clôture, dans le théâtre surchauffé où l'on s'entasse, car la pluie annoncée ne permet pas de prendre le risque de jouer en extérieur. Des heures passées sur les banquettes inconfortables n'empêchent pas de goûter les propositions offertes. Le théâtre cubain n'a bien sûr rien à voir avec nos machines scéniques hautement technologiques, et revenir à l'essentiel apaise: une présence, une parole, et l'ingéniosité qui permet de faire beaucoup avec peu. Sur un ton de confiance complice, l'interprète de *La Maladie du baiser (La enfermedad del beso)*, sobre, l'air de ne pas y toucher, raconte au «je» la vie sexuelle et amoureuse de son personnage, depuis son premier cavalier jusqu'à sa vieille solitaire peuplée de souvenirs, heureux ou pénibles. Manipulant quelques accessoires significatifs, des paires de chaussures différentes qu'elle enfle pour chaque période de son existence, elle touche par sa franchise, son humour, osant les mots vrais, qui font se bidonner des préadolescentes venues en groupe scolaire.

Le spectacle *Le Meilleur Ami de l'homme (El mejor amigo del hombre)*, joué par deux comédiennes et un comédien, met en scène trois chiens, qui joueront l'homme, la femme et... le chien, pour montrer comment vivent,



Entrée du Mejunje de Silverio, à Santa Clara, Cuba. © Raymond Bertin



*Mujer con flores en la cabeza* de Carlos Leyva Bonaga (A Dos Manos, Santiago de Cuba), présentée au Mejunje durant le 26<sup>e</sup> Festival Teatral, en janvier 2018. Sur la photo : Arisleidis Reyes Leyva. © Raymond Bertin



Le transformiste Javier/Cinthia à la fin de son numéro, lors du gala de clôture du 26<sup>e</sup> Festival Teatral du Mejunje, à Santa Clara, en janvier 2018. © Raymond Bertin

mal, les humains. Le maître et la maîtresse, fous amoureux, se marient et sombrent dans une relation de pouvoir étouffante, jusqu'au jour où l'homme reçoit une lettre lui annonçant qu'il a gagné un million de dollars! Abandonnant sa compagne pour une plus jeune, il la laisse à sa solitude, peu à peu comblée par son ami le chien, sensible et savant, capable de lire et d'écrire. À la fin, la femme et le chien forment un nouveau couple d'amoureuses... l'homme, revenu de ses illusions, héritant du rôle du *pitou* de la maison. Humour et ironie grinçante, agrémentés de chants et de combats réglés, ont réjoui la salle.

*Le Curriculum (El curriculum)* de Ramón Silverio est le monologue enthousiaste et désenchanté d'une comédienne préparant une audition et relatant les espoirs déçus de sa carrière, pourtant si prometteuse. Drôle par le pathétique auquel on peut s'identifier, universelle et typiquement cubaine, l'œuvre

joue du contraste entre le bonheur de croire en ses chances et la soumission à la dure réalité du travail: comment maintenir sa foi en son art, quand le succès ne vient pas? Cette œuvre du directeur donne le coup d'envoi au gala de clôture, où se côtoient chanteurs et transformistes, dont un vétéran, Javier, qui livre un numéro troublant en Cinthia. En robe à paillettes, bijoutée, maquillée, le visage marqué par la vie, Cinthia, munie d'un grand sac, narre son arrivée au Mejunje, l'accueil reçu et les émotions vécues au fil des ans, qui composent le contenu de son sac. Elle chante en *playback La Maleta*, en retirant peu à peu bijoux, perruque, faux cils, robe, les déposant dans la mallette, et finit son *striptease* en sous-vêtements, le torse nu barré de cicatrices. Ému par ce numéro fortement théâtral, j'apprends que, survivant, Javier/Cinthia a été victime d'un assaut au couteau au Mejunje il y a quelques années, avant de faire preuve d'une résilience rare. Remuant.

Somme toute, un festival de théâtre national qui se révèle grouillant de vie, authentique, marqué par l'émotion et la solidarité qui unissent toute une communauté locale élargie. ●